

LA VIE PARISIENNE



LE NOUVEAU CASQUE

Point n'est besoin de panache pour faire des conquêtes.

HEROUARD
1915

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

Le CARNET de la SEMAINE

Gazette illustrée, littéraire, politique, économique et satirique,

paraît tous les samedis.

Si vous voulez pénétrer dans les COULISSES du Parlement, des Théâtres, de la Bourse, de la Guerre ; Si vous voulez connaître les derniers POTINS du Boulevard, des Cercles, des Pas-Perdus, des Tranchées ; Si vous voulez vous tenir au courant des ACTUALITÉS, lire de bons articles, des chroniques et des échos spirituels,

RÉCLAMEZ TOUS LES SAMEDIS LE CARNET DE LA SEMAINE

Le numéro : 0 fr. 25

Le Carnet des Jours, par JACQUES et JEAN.
Le Carnet de la Guerre, par le général E. DUBOIS.

Le Carnet des Lettres, par J. ERNEST-CHARLES.

MAIGRIR

BAJOUES, GROS COUS, DOSTROP GRAS, HANCHES FORTES, (etc.)
Disparaissent vite avec

ANTI-OBÈSE NEPPPO EN FRICTIONS

le seul produit hygiénique agissant rapidement. Franco 5 fr. 50
Docteur E. H. NEPPPO, 17, r. de Miromesnil, Paris



EN VENTE DANS
TOUTES LES
BONNES
MAISONS

Moyama

PÂTE

pour Chaussures
et tous cuirs.

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT, Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches det. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

ROBES, MANTEAUX, Tailleurs modèles grande couture, réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

ANDREA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, depuis 33 ans même adresse. Ne pas confondre.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. M^{me} IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera l'avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. M^{me} ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts l. jours.

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures

Envoi franco contre 0 fr. 50 son catalogue, dernier paru.

EXPOSITION UNIVERSELLE 1900 : MÉDAILLE D'OR

GERMANDRÉE

BREVETÉ S.G.D.G. EN POUDRE & SUR FEUILLES

Secret de Beauté d'un parfum idéal, d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau HYGIÈNE & BEAUTÉ

MIGNOT-BOUCHER 19, rue Vivienne PARIS

La Photographie **Reutlinger**
d'Art

21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 %

sur son tarif

pendant la guerre.

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré d'Estampes galantes en couleurs de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER, HÉROUARD, LEO FONTAN, etc. F^o. 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58 bis, Chaussée d'Antin, PARIS

"LES PÉCHÉS CAPITALS"

Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

"DE PARIS A CYTHÈRE"

Pochette de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.

Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58 bis, Chaussée d'Antin, PARIS

Lampe Electrique "ETAT-MAJOR" MARQUE DÉPOSÉE
Spéciale pour l'Armée. Puissance lumineuse 100 m. éclairage interne 30 l.
Rue Narmel, 42, Paris (18^e). — CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO.

BIJOUX Ne vendez pas
SANS CONSULTER **ACHAT**
GESSELEFF, 20, rue Daunou. Téléph. Central 94.09

POUR
NOS
SOLDATS



FOUREY-GALLAND

PASTILLE RECONSTITUANTE
CACAO PUR

124, Faubourg St-Honoré. — Tél. 510-36
et toutes bonnes maisons d'alimentation.

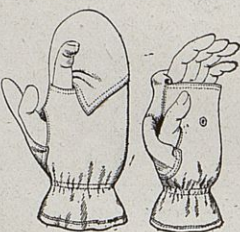
BOTTES DE TRANCHÉES

en toile imperméable, protégeant jusqu'à la hanche.

Employées avec succès l'hiver dernier.

PRIX, franco : DIX francs.

CHAPUIS, 8, rue Tronchet



LE MI-MOUFLE DES TRANCHÉES

en tissus chauds
et doublés : 2,75, 3,75,
4,75, 7,50 garnis peau.
8,75 fourrés mouton.

Prix spéciaux par douzaine.

Envoi franco cont. mandat.

DELAMOTTE

12, rue Auber, Paris.

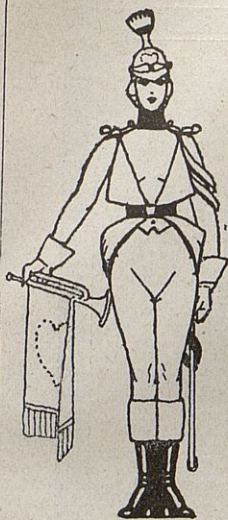
Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

ON DIT... ON DIT...



Une réincarnation de Saint Paul.

Samedi dernier, à la Sorbonne, M. P...l.vé, ministre de l'Instruction publique, parla, fort éloquentement, de Miss Cavell et de l'infâme assassinat dont elle fut victime. Emporté par son indignation, il cita même cette parole, empruntée selon lui au célèbre écrivain américain Hall Caine: « O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? »

Ce qu'on est ignorant, tout de même!... Il me semblait bien, vaguement, reconnaître cette phrase, mais je ne savais pas du tout qu'elle fût de M. Hall Caine. Pour que notre ministre de l'Instruction publique en parle avec cette admiration, certes cet auteur ne peut être le premier venu...

Hall Caine? Je fis des recherches, pris des renseignements. Il résulte de ce travail que Hall Caine, avant d'écrire sous son vrai nom, employait un pseudonyme. Il écrivit, sous le nom de Saint Paul, des *Epîtres* qui ont acquis par la suite une certaine notoriété. Puis, il se tut pendant quelque temps. Cela arrive aux meilleurs auteurs. Ils se recueillent, ils méditent. Seulement le silence de celui-là dura dix-neuf cents ans. Aussi le public vulgaire croyait que ce trop modeste écrivain était mort. Il n'en est rien! M. P...l.vé l'a retrouvé, et il a identifié le personnage. C'est Hall Caine. Et il est américain. (La phrase citée est évidemment de sa première manière.)

Monsieur le Ministre, si, après cela, les neutres ne vous aiment pas!...



Guillaume et Sophie.

Le jeune baron H.nn.r von M.rsch.ll, jusqu'aux premiers jours de la mobilisation, habita une coquette garçonnière aux environs de la rue Bonaparte. Quoiqu'il appartint à une vieille famille de Thuringe et que son père fut un des familiers du Kaiser, il affectait toujours, dans les salons parisiens, une *bochophobie* des plus aiguës et, partant, des plus suspectes. Il nous souvient, qu'invité à un lunch, chez une marquise du vieux Faubourg, il tint le propos suivant :

— L'empereur d'Allemagne? Mais il ne peut pas sentir sa sœur, la reine de Grèce! Quand j'étais page de l'impératrice, c'est à cent reprises que j'ai surpris des jugements discourtois portés par lui à son sujet. On assure que la reine Sophie, mise au courant de certaines paroles de son auguste frère, aurait dit : « Il a beau se vanter d'avoir le bras long, je ne le crains point... La longueur de son bras, je la connais... Je l'ai aidé, autrefois, à passer les manches de son dolman. »

Et le jeune baron ajoutait :

— Vous comprenez que cette allusion cruelle fut loin de plaire en haut lieu. Depuis, la reine de Grèce fut à l'index.

Le jeune baron H.nn.r von M.rsch.ll est, actuellement, ober-leutnant au régiment Alexandre : se souvient-il de ces propos tenus, rue de Varenne, un soir d'hiver de l'an de grâce 1913?...



Un mot de la faim.

Il n'y a pas aux Dardanelles que des Anglais, des Australiens ou Néo-Zélandais, et des Indiens. Il y a aussi des Maoris.

Un jour, le général G.dley, leur chef, reçut une dépêche lui demandant si ses hommes n'avaient pas besoin, en fait de rations, de certaines choses spéciales — comme les Indiens, par exemple, qui « touchent » des chèvres, du riz, un beurre particulier, des épices...

Le général G.dley est un humoriste. En qualité de chef des Maoris, il connaît mieux que personne la réputation de féroces cannibales qu'ont les habitants de leurs îles lointaines. Il répondit avec simplicité :

Non. Merci. Espérons avoir assez de Turcs tués et prisonniers pour pouvoir vivre quelque temps.

Et la dépêche, partie aussitôt, alla semer l'étonnement à l'état-major...

Au chevet des blessés.

La blouse blanche à croix rouge ennoblit tous les dévouements féminins, absout tous les passés. Autour des lits des blessés, s'empressent silencieusement de grandes dames et de petites bourgeoises, des reines de la mode, des actrices, des ballerines. On ne sait, on ne veut point savoir leurs noms. Dans tel hôpital auxiliaire parisien, nous avons reconnu la M.r.lli, qui fut mêlée à un de nos plus retentissants feuilletons de cour d'assises, et Clara de V.ub,isson, qui était naguère une étoile de nos music-halls. Elles ne sont plus maintenant que d'anonymes sœurs de charité.

Pourtant, ce glorieux anonymat n'est pas accordé à tout le monde. Une dame, pour qui il serait particulièrement enviable, car elle fut l'héroïne d'une bien regrettable tragédie, en a fait l'expérience. Comme elle entra dans une salle d'hôpital — était-ce à Paris, à Mamers ou à Quimper-Corentin? peu importe! — tous les malades, levant les bras au ciel, s'écrièrent plaintivement : « Kamerad! Kamerad! » Et la dame dut renoncer au rôle de bonne Samaritaine.



Le pâtissier des Muses.

La *Porte-Saint-Martin* a repris *Cyrano de Bergerac*. A ce sujet rappelons que Ragueneau, le fameux Ragueneau existe toujours. Il a un successeur qui, comme lui tient boutique rue Saint-Honoré, près de la fontaine du « Tralion » et qui, fièrement, a mis sur son enseigne « *A Ragueneau!* ».

C'est un brave homme de pâtissier, méridional comme il convient et comme il convient aussi poète lyrique. Certes sa boutique n'est pas accessible à tous les faméliques nourrissons des Muses (ces générosités-là ne se voient qu'au théâtre!) : mais il sait être aimable voire secourable, comme son illustre prédécesseur.

Tandis que Ragueneau 1^{er} a célébré les tartelettes amandines, son successeur en vers moins étincelants, mais savoureux aussi, a chanté le sucre :

*Puis, il sort de l'usine, en granit, petit phare,
Enfin cône arrondi, brillant, diamanté.
Il a pris la blancheur des marbres de Carrare
Don't les petits pavés se fondent dans le thé...*

Allons! les bonnes traditions se continuent!



Le divorce sans fil.

Depuis le début des hostilités, la télégraphie sans fil a déjà rendu bien des services. Mais nul ne se douterait de la nouvelle application qu'elle vient de recevoir aux Etats-Unis.

Dernièrement une jeune divorcée, sur le point de convoler à nouveau, apprit, au moment d'entrer à la mairie, que la sentence de son divorce n'avait pas été enregistrée ainsi que l'exige la loi américaine.

Le cortège suspendit sa marche, et la divorcée expédia sur le champ un radiotélégramme à son avocat de San-Francisco, lequel se précipita chez le juge. Le magistrat, mis au courant, consentit à régulariser la situation et, quelques instants plus tard, par radiotélégramme également, l'avocat avisait sa cliente.

Ainsi la noce put reprendre triomphalement le chemin de la mairie.



Soyez bons pour les animaux!

Sait-on que par ces temps de vie chère les animaux qui vivent dans les ménageries du Museum ne mangent pas toujours à leur faim?

C'est pourquoi le Conseil municipal justement ému par les rugissements de protestation que font entendre les fauves, a pris dans une de ses dernières séances cette importante délibération :

« La ration de viande du lion Mehul, pensionnaire du Muséum d'histoire naturelle sera augmentée à chaque repas de 160 grammes. Cette somme sera prise sur les bonis budgétaires mensuels ».

Il était temps, car Mehul se préparait, sans doute, à dévorer son gardien, pour combler les vides de son estomac.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Emprunt de la Défense Nationale

EN RENTES 5 p. 0/0 PERPÉTUELLES

(Loi du 16 Novembre 1915— Décret du 16 Novembre 1915— Arrêté ministériel du 16 Novembre 1915)

La Souscription à l'Émission de Rentes 5 p. 0/0 sera ouverte le **25 NOVEMBRE 1915**
et sera close le **15 DÉCEMBRE 1915** au plus tard
Les Rentes sont émises au prix de 88 FRANCS par 5 fr. de rente
Jouissance du 16 Novembre 1915

Les souscripteurs qui se libèrent intégralement en numéraire ou en titres autres que la Rente 3 0/0 perpétuelle le jour de la souscription ont droit à une bonification de 0 fr. 75 par 5 francs de rente.

Le prix d'émission ressort pour ces souscripteurs à **87 fr. 25** par **5** francs de RENTE.

ELLES SONT EXEMPTES D'IMPOTS. Elles ne pourront pas être remboursées avant le **1^{er} JANVIER 1931**

A partir du 15 janvier 1916, il sera délivré aux souscripteurs des certificats provisoires au porteur, munis de coupons trimestriels aux échéances des 16 février, 16 mai et 16 août qui seront échangés ultérieurement contre des titres définitifs, ceux-ci seront nominatifs, au porteur ou mixtes.

MODES DE LIBÉRATION :

1° EN NUMÉRAIRE avec libération en quatre termes :

Le jour de la Souscription. . .	10 fr.	} par 5 francs de rente.
Le 15 Janvier 1916.	26 fr.	
Le 15 Février 1916.	26 fr.	
Le 15 Mars 1916.	26 fr.	
	88 fr.	

Si la libération intégrale a lieu dès le jour de la souscription, il est alloué une bonification de 0 fr. 75 par 5 francs de rente.

Les déposants des caisses d'épargne ordinaires et de la Caisse nationale d'épargne qui souscriront aux guichets desdites caisses pourront effectuer sur le montant de leur livret, et nonobstant toutes dispositions du décret du 30 Juillet 1914, un prélèvement immédiat; ce prélèvement ne pourra dépasser la moitié du prix des rentes souscrites. Les souscriptions faites aux caisses d'épargne doivent être libérées immédiatement pour le tout.

2° EN TITRES : Bons et Obligations de la Défense Nationale et Titres de Rente 3 1/2 p. 0/0 amortissable libérés avant le 31 Janvier 1915 ou admis au bénéfice des dispositions de l'article 12 de la loi du 31 mars 1915.

Les souscriptions ainsi acquittées devront être libérées immédiatement pour le tout.

Elles sont réputées faites le 15 décembre, quel que soit le jour réel de la souscription.

Les bons de la Défense nationale de 5 francs sont repris pour leur valeur nominale augmentée de 0 fr. 02 par mois entier couru depuis la date de leur émission; les bons de 20 francs pour leur valeur nominale augmentée de 0 fr. 08 par mois entier couru depuis la date de leur émission.

On souscrit partout :

Chez les TRÉSORIERS GÉNÉRAUX, RECEVEURS des FINANCES, PERCEPTEURS, dans tous les BUREAUX, de POSTE et dans les CAISSES D'ÉPARGNE (avec certaines limitations), à la BANQUE de FRANCE, dans toutes ses SUCCURSALES et BUREAUX AUXILIAIRES, les BANQUES, ÉTABLISSEMENTS de CRÉDIT, NOTAIRES, AGENTS de CHANGE, CHAMBRES de COMMERCE, SYNDICATS et GROUPEMENTS PROFESSIONNELS, MUTUALITÉS prêtent leur concours à l'Emprunt.

A Paris, des guichets spéciaux ont été aménagés au PAVILLON DE FLORE (Jardin des Tuileries); à la CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS; à la RECETTE CENTRALE DE LA SEINE (Place Vendôme); à la RECETTE MUNICIPALE (Hôtel de Ville).
LES PAYEURS AUX ARMÉES recevront les souscriptions de nos Soldats.

Les bons de la Défense nationale de 100 francs et au-dessus émis avant le 20 Novembre sont repris pour leur valeur nominale sous déduction des intérêts du 15 décembre jusqu'à la date de l'échéance, ces intérêts ayant été payés par avance.

Les obligations de la Défense nationale sont reprises pour le prix d'émission (96 fr. 50 p. 0/0) augmenté de la portion déjà acquise de la prime de remboursement et sous déduction des intérêts du 15 décembre au 15 février 1916 payés par avance et non acquis. La portion acquise de la prime de remboursement est fixée à 0 fr. 25 par 100 francs de capital nominal.

Les rentes trois et demi pour cent amortissables sont reprises pour le prix d'émission (91 p. 0/0), augmenté des intérêts courus du 16 novembre au 15 décembre.

En aucun cas il n'y aura lieu au paiement d'une soulte par le Trésor.

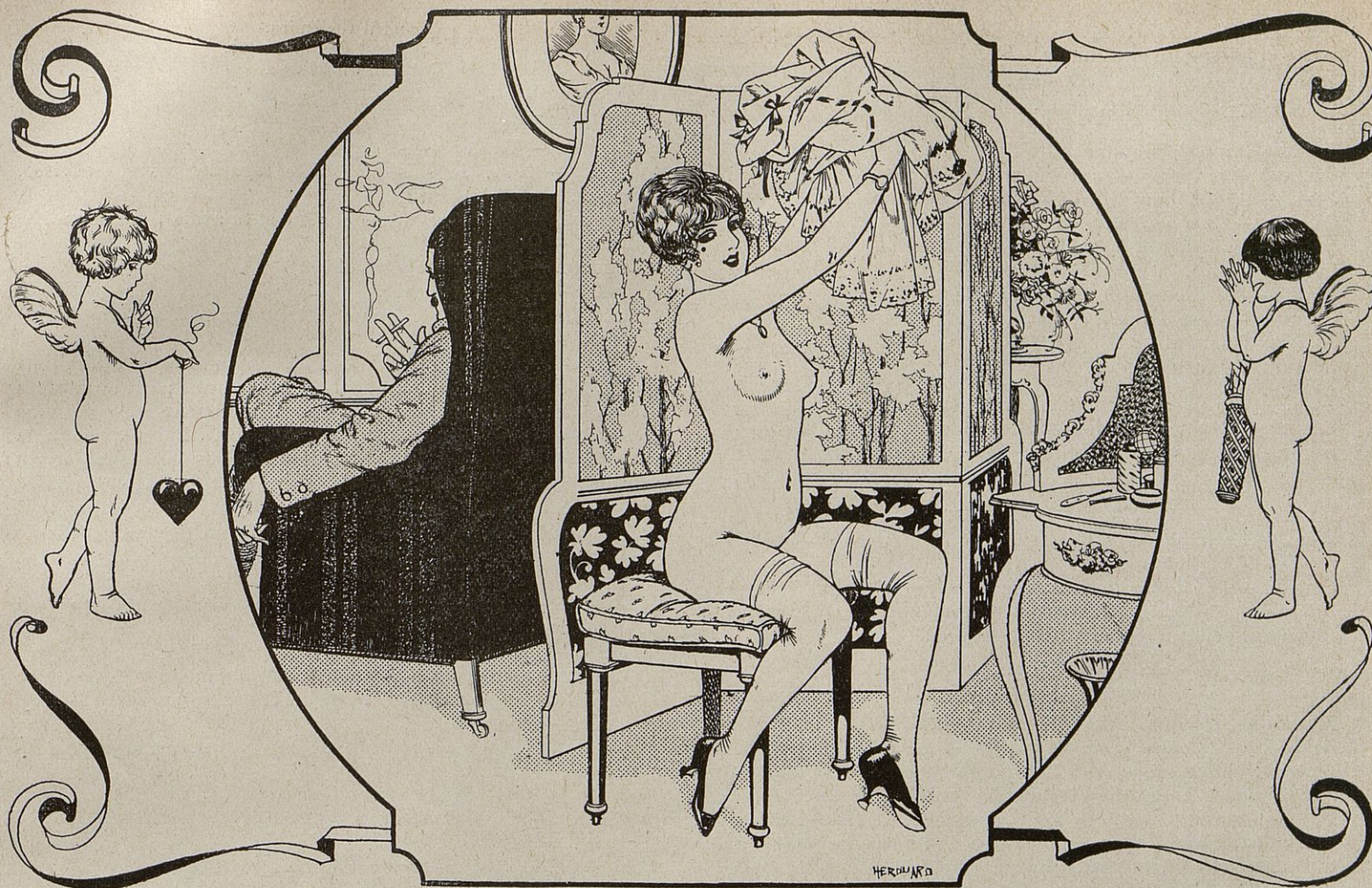
3° A LA FOIS EN NUMÉRAIRE ET EN TITRES.

4° DISPOSITIONS SPÉCIALES AUX RENTES

3P.0/0 perpétuelles (au porteur, nominatives, mixtes).

— Les porteurs de rente 3 0/0 perpétuelles pourront s'acquitter d'UN TIERS du montant de leur souscription au moyen de leurs titres, lesquels seront repris au cours de **22 FRANCS** par franc de rente 3 0/0. **Le coupon du 1^{er} janvier 1916 reste acquis au souscripteur.**

Les porteurs devront, au moment de la souscription, verser, soit en numéraire, soit en bons ou obligations, soit en titres 3 1/2 0/0 amortissables, une provision égale à la moitié du prix de la souscription. La remise au trésor des rentes 3 p. 0/0 et du numéraire formant le complément de la souscription se fera sur indication ultérieure. **Ne pas apporter ses titres de 3 0/0 au guichet de souscription.**



QUINZE JOURS DE "CONVALO" (*)

ou LE RETOUR DE DON JUAN

[Ce qui va suivre est du dialogue sténographié. Nous espérons qu'en faveur des garanties de sincérité que présente cette méthode, le lecteur voudra bien nous pardonner les lenteurs et les redites inévitables.]

Chez Céline Beigneaux. Céline est avec sa fidèle suivante.

CÉLINE. — Pourriez pas venir quand on vous appelle?... Mes cheveux...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — En voilà une façon de causer! Quoi, vos cheveux?...

CÉLINE. — Ils sèchent... Coiffez-moi...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — C'était le boucher pour sa note... Tournez-vous... Vous appelez ça des cheveux secs?

CÉLINE. — Les journaux...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Restez cinq minutes contre le radiateur... Bougez-vous donc pas.

CÉLINE. — M'enrhume ..

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Bougez-vous donc pas... Quand c'est que vous avez une émotion, ils veulent pas sécher.

CÉLINE. — Pas besoin de vos observations... Vous pouvez, pour l'éducation, vous... Ne brossez pas brutalement, s'il vous plaît... Tra la! la! la! la!... Quelle voix!... Eh! dites donc, une toile d'araignée en haut de l'armoire... Matin, chagrin...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Il est deux heures.

CÉLINE. — C'est le matin pour moi... Après midi souci... Les journaux.

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Pas me mettre à plat ventre pour les attraper, vos journaux... Bougez donc pas... Qui c'est que vous attendez pour vous mettre dans des états pareils?

LE CHIEN. — Aoûh!...

CÉLINE. — Ta bouche, mufle!... Si on vous le demande...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Je répondrai que c'est monsieur...

CÉLINE. — Ils ne seront jamais secs... Cette concierge ne chauffe pas...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — C'est-à-dire qu'elle chauffe, mais qu'on sent pas sa chaleur, à cause du poussier, à ce qu'elle raconte.

CÉLINE, chantant :

Quand il reviendra le temps des lilas,
Rossignols en fleurs...

Zut! Souviens plus...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Le peigne...

CÉLINE. — Cherche... sous le lit...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Tout sous le lit, alors! Poussez-vous donc contre le radiateur.

CÉLINE. — Non.

LA FIDÈLE SUIVANTE. — A cause?

CÉLINE. — A cause que je n'veux pas avoir le nez rouge, v's'entendez?

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Eh! bien ouste, allons-y donc! Ça tombera comme ça tombera...

CÉLINE. — Aïe! Aïe! Vous tirez.

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Bon! La sonnette...

CÉLINE. — Mon Dieu!

LA FIDÈLE SUIVANTE. — C'est Jean.

CÉLINE. — Dites donc vous! Vous êtes bien familiale ma fille! Allez ouvrir... Ah! mes cheveux...

LA FIDÈLE SUIVANTE. — Encore! La barbe avec vos cheveux... Il vous prendra telle quelle.

CÉLINE. — Ramassez au moins les jour...

Exit la fidèle suivante. Entrée de Jean.

CÉLINE. — Tu es en retard, vilain mi.

JEAN. — Pas ma faute... Quel temps!... Le bout de votre nez pour un petit baiser, s'il vous plaît...

(*) Suite. Voir La Vie Parisienne, n° 45 à 49.

CÉLINE. — T'as froid; oh! ce que t'as froid! Pose ton képi où tu veux et laisse-moi me coiffer.

JEAN. — C'est à toi tous ces cheveux-là?

CÉLINE. — Oui, pépère, ça m'en fait des tifs pour mes vieux jours.

JEAN. — Pas à l'ordonnance.

CÉLINE. — ... Ils me donnent bien du mal.

JEAN. — On les aime pour le mal qu'ils donnent.

CÉLINE. — Comme les messieurs.

JEAN. — Je te donne du mal?

CÉLINE. — Oui.

JEAN. — Par exemple!... Sent bon, chez toi.

CÉLINE. — C'est naturel, comme disait l'autre.

JEAN. — Quel autre?

CÉLINE. — L'autre.

Silence.

JEAN. — Et c'est tout ce qu'il y a de neuf?

CÉLINE. — Il y a ce cochon de boucher... mais c'est une histoire de ménage; ça ne t'intéressait pas...

Quand il reviendra le temps des lilas
Rossignols en fleurs...

JEAN. — Ce n'est pas tout à fait cela; mais je ne déteste pas « rossignols en fleurs ».

CÉLINE. — Je n'ai pas beaucoup de mémoire; c'est pour ça que je ne suis pas actrice... Passe-moi une épingle... une... je me coiffe avec une seule épingle. C'est ma fierté.

Je regardais en l'air...
Un' duchess' m'accompagne...

Moi, tu sais, j'aime tellement la musique que je ne fais pas attention aux paroles. Quand les vraies me manquent, je les remplace par les miennes... Mais le plus rigolo, c'est qu'il me faut des années pour que les airs me reviennent; ceux que je chante en ce moment, ce sont ceux que m'enseignait ma grand'mère quand j'étais toute gosse... Pauvre femme! Elle avait quatre-vingt-neuf ans... elle embrouillait un peu tout, elle fredonnait: *Ah! il a des bottes* sur l'air de *Partant pour la Syrie*... Je tiens ça d'elle!... Eh! petit soldat, t'es donc gelé que tu restes immobile! Fais-moi la cour... Écoute le clebs qui râle de plaisir parce qu'il se roule dans le charbon de cuisine. J'ai jamais vu un vicieux pareil... Quand je m'approche pour le purger, il fait celui qui a la colique, qui a besoin de sortir immédiatement. Si on marche et qu'on le met dans la rue, il file loin, loin, pour qu'on ne puisse pas constater, et il revient en faisant le soulagé, le monsieur qui a fait son affaire, qui n'a plus besoin de rien... Tu parles d'une futerie... Oh!

JEAN. — Qu'y a-t-il?

CÉLINE. — Je me suis tiré un cheveu... Le voilà... Le veux-tu?... Prends-le... Tu ne le vois pas... Il est pourtant assez long... Non, vrai, tu me fais de la peine... Tiens... je le mets sur ton bras... Ah! Ça m'attriste, cette chose de moi qui n'est plus à moi... Tous les matins, quand je me suis peignée et que je roule une boucle avec mes cheveux tombés, je pense à la mort... Passe-moi mon chocolat...

JEAN. — Où est-il?

CÉLINE. — Sous le lit.

JEAN. — Cette manie de tout mettre sous le lit!

CÉLINE. — Tant que tu n'y trouveras pas quelqu'un!...

JEAN. — Il ne pourrait pas tenir; c'est plein: un peigne... les journaux, la tasse de chocolat... Prends, ma fille, il est tout froid... Et Dieu me pardonne! Une lettre... une lettre en vers!

CÉLINE. — Ne lis pas...

JEAN. — Je ne la lis pas.

CÉLINE. — Méchant! Jadis, tu l'aurais lue... Je veux que tu la lises.

JEAN. — Tout haut?

CÉLINE. — Tout haut. Tu verras si c'est joli. Ça vient d'un petit voisin.

JEAN, lisant :
Mademoiselle,
Vous êtes belle...
Je suis jaloux
De vos courroux...

Il suffit: je suis aveuglé... Ce poète doit être très jeune. C'est un enfant sublime.

CÉLINE. — Tu ne charries pas?

JEAN. — Je m'en voudrais.

CÉLINE :
Quand il reviendra,
Le temps des alouettes,
Potirons en fleurs...

Comment veux-tu que je me coiffe?

JEAN. — Vite.

CÉLINE. — Tu t'ennuies?

JEAN. — Non. Je suis bien, à te regarder vivre, respirer, remuer; c'est très gentil...

CÉLINE. — Tu me regardes comme si tu avais pitié de moi.

JEAN. — Quelle idée!

CÉLINE. — Où as-tu mis le cheveu?

JEAN. — Dans mon livret.

CÉLINE. — Je sais bien qu'en sortant d'ici tu le jetteras.

JEAN. — Par exemple!

CÉLINE. — Je me souviens trop de ce que tu m'as fait, ce jour où je t'avais confié mon mouchoir en pensant: « Il le gardera toute sa vie. » Ouiche! tu l'as donné à ta blanchisseuse et tu me l'as rendu!... Ce que j'ai pu être froissée!... Parce qu'enfin, si c'avait été M^{me} Une Telle qui t'avait remis ce mouchoir, tu aurais tiqué, tu aurais pensé que c'était dans une pensée poétique... Mais comme il s'agissait de moi, tu as estimé tout bonnement que je n'avais pas de poche ou que mon réticule était rempli!

JEAN. — Mais c'est vrai que tu es compliquée!

CÉLINE. — Pourquoi ne le serais-je pas? J'ai autant lu que tout un chacun... Tu es là à me rapetisser...

JEAN. — Scène?

CÉLINE. — Non, pas scène. Mais toi, quand tu n'es pas trop bon, ce que tu peux être mauvais!... Tourne-toi...

JEAN. — Pourquoi?

CÉLINE. — Je ne suis pas sûre de mes gestes, quand je mets ma chemise.

JEAN. — Mais quand tu te coiffes?

CÉLINE. — Là, je suis sûre.

JEAN. — Je t'aime!

CÉLINE. — T'as une façon de dégoïser ça.

JEAN. — Je t'aime, mon petit moineau!

CÉLINE. — C'est vrai... maintenant je suis un moineau... Avant, j'étais un oiseau plus poseur. Tu as remarqué: il n'y a presque plus de poseuses. La guerre a tué le genre. Il ne sera peut-être plus jamais à la mode... C'est vrai que les motifs de poser ont changé. Et ce qui faisait poser les gens, avant, ils en sont presque honteux aujourd'hui... Un collier ou une auto!... Tu penses!... Ne te retourne pas...

JEAN. — Je ne me retourne pas; mais si poser il y a, je trouve qu'en ce moment tu aurais tous les droits de poser.

CÉLINE. — Na... ça y est... je suis habillée.

JEAN. — Tu appelles ça?...

CÉLINE. — Quand il n'y a plus que la robe à passer...

JEAN. — Dépêche-toi!

CÉLINE. — Tu me donnes ta journée?

JEAN. — Pas tout entière.

CÉLINE. — Tu ne t'avances jamais, toi. De sorte que si tu t'embêtes, tu as toujours la porte entrebâillée pour filer... Si tu m'avais aimée...

JEAN. — Parle.

CÉLINE. — Voilà: tu serais venu tout de suite et tu m'aurais dit: « Chérie, j'ai quinze jours de convalescence à tirer. Bon. Je m'installe ici. Donne deux tours de clef et ne mettons pas une patte dehors. S'il vient quelqu'un, on répondra qu'il n'y a personne. Ne faisons pas de bruit, restons-là... Ne perdons pas une minute... Tu ne crois pas qu'il y a de tes camarades qui font comme ça le cadeau de leur permission à celles qu'ils adorent?...

JEAN, vague. — Peut-être... Non... Je ne sais pas... Cela me paraît difficile...

CÉLINE. — Mettons que je n'ai rien dit... Seulement, il y a une chose que je voudrais bien savoir; mais jure-moi que tu seras franc... Crache!...

JEAN. — C'est craché.

CÉLINE. — Quand tu te battais, à qui pensais-tu?

JEAN. — À la victoire.

CÉLINE. — Je te demande: à qui tu pensais?

JEAN. — Je t'ai répondu... Mais, évidemment, des fois, au repos, je pensais à cette chambre, à ce parfum, à toi enfin...

CÉLINE. — Pas dommage... Aide-moi un peu, veux-tu?



Le chapeau à l'aigle plumé : la prochaine création de la rue de la Paix.

JEAN. — Est-ce que je saurai encore?... C'est tout de même joli, une jolie robe.

CÉLINE. — Je l'ai confectionnée moi-même, celle-là.

JEAN. — Non! Je ne t'aurais pas cru si experte...

CÉLINE. — J'ai débuté dans les robes.

JEAN. — Première nouvelle!

CÉLINE. — Je le cachais quand je posais... Maintenant, je ne pose plus... Vaporisateur... Merci... Tu m'embrasses comme si tu me plaignais... Je n'étais pas malheureuse, quand j'étais cousette... Je chantais tout le temps... Je bouffais de la mortadelle sur un banc, dans un square; mais je la bouffais proprement, tu sais; je ne jetais pas le papier n'importe où; je prévoyais que j'aurais une salle à manger et une bonne à diriger... Ah! que tu m'énerves?

JEAN. — Pourquoi?

CÉLINE. — Tu ouvres des grands yeux d'étranger.

JEAN. — C'est pour mieux te dévorer mon enfant... Je songe à Céline cousette, à Céline chantant, pour distraire l'atelier, des paroles d'elle sur des airs célèbres; je pense à la mortadelle, sur le banc et cela me touche, parce que j'en ai mangé aussi de la mortadelle, non pas sur un banc, mais dans un trou, pendant qu'il pleuvait de l'acier un peu partout... Et il me semble que tout cela nous rapproche...

CÉLINE. — Il n'y a rien de tel que ceux qui n'ont pas tout leur content, pour se comprendre... Quel chapeau vais-je mettre? Tu aimes celui-là, avec ses grandes coques de velours?... J'en ai un autre, bien plus beau, atteins-le, mon amour... dans le carton...

sous le lit... Ne me gronde pas... Na... Voilà... Oh! le beau casque à mèche, madame! Il n'est pas mignon ce rigolo-là? Il tient du Louis XV, du Polichinelle, du melon et du plumeau... Tu n'as pas idée de ce qu'il amuse les poilus. Je me colle ça sur la hure, sans même me regarder dans la glace... Ça vient comme ça peut!... Mes gants, dans le tiroir de la commode... Bouh!... Ils sentent encore l'essence minérale! Quelle purée, mon empereur!... Je suis prête. Vous avez devant vous mame Beigneaux ex-personne-en-sucre et tellement bien élevée, ma chère!... ex-midinette! ex tout ce que tu voudras... Alors?

JEAN. — On s'en va...

CÉLINE. — Soit, mais tu me permettras de te faire observer...

JEAN. — Quoi?

CÉLINE. — Que tu me rends malheureuse...

JEAN. — Hein?

CÉLINE. — A me laisser m'habiller ainsi... Je n'aurais pas cru que tu me laisserais m'habiller... Tu as beau protester, va, tu en as une autre dans la tête... Non... laisse-moi... Partons maintenant... Mais, comment veux-tu que je sois heureuse?... Hou! Sale chien! Regarde-le... si ce n'est pas à se tordre... Il se roule dans le charbon et il vient vous salir exprès... Bas les pattes, voyou, apache!... Donne cent sous à la mère Pannetaux qui demande tous les jours de tes nouvelles... Et en route mauvaise troupe, comme disait c't'autre dans un théâtre que je connais!

(A suivre.)

FLIP.

LE BUTIN DE GUERRE A TRAVERS LES AGES



AUX TEMPS PRÉHISTORIQUES. — Si vous voulez savoir quelle fut la première cause des guerres... cherchez la femme!



A L'ÉPOQUE ROMAINE. — La Gloire, alors, avait des autels et les conquérants enchaînaient des rois à leur char triomphal.



AUX TEMPS BARBARES. — Les Germains envahirent l'Occident parce que leurs épouses étaient trop laides.



DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE. — Le meilleur butin est un bon rôti : « L'appétit prime le droit ».

AU XX^e SIÈCLE. — Les Barbares sont devenus savants : ils ne conquièrent plus, ils cambriolent ; ils ne pillent plus, ils déménagent !

LES NOUVELLES CARTES DU TENDRE

Chacun sait — ou ne sait pas — que dans l'armée britannique on distribue aux soldats de petites cartes jaunes, les *Fied Service Post Cards*, « cartes postales de campagne », où tout ce qu'un soldat est supposé pouvoir écrire à sa famille et à ses amis est imprimé : *Je vais bien*, — *Je suis blessé*, — *Je suis à l'hôpital*, — *J'ai reçu votre lettre du...*, *votre colis du...*, etc., etc. On raye les phrases qu'on ne désire pas employer, mais on n'a pas à ajouter un seul mot au libellé officiel : on date, on signe, et voilà prête à être expédiée une lettre... dont la seule idée aurait causé une attaque d'apoplexie à la marquise de Sévigné. Mais nous ne sommes plus à l'époque de la rhétorique épistolaire. Le temps, c'est de l'argent. Nous sommes pratiques !

Pourquoi cette forme rapide et si commode de correspondance, qui ne laisse rien au hasard, et qui évite la recherche du mot juste et les hésitations, ne serait-elle pas employée par les civils, — et les civiles aussi, bien entendu.

Pourquoi, au héros qui lui envoie la petite carte raturée, l'épouse fidèle ne répondrait-elle pas sur un joli carton, portant un choix des nouvelles quotidiennes de Paris et des formules féminines les plus habituellement employées :

CARTE POSTALE
AUX MILITAIRES

Rien de nouveau à..... Il pleut ici aussi, hélas !

La mode actuelle est {
affreuse.
assez ridicule.
amusante.

Mais comme je n'avais vraiment plus rien à me mettre,

Je me suis fait faire {robe (s) très modeste (s)
.....chapeau (x)

Je trouve Paris très changé. (Mais ta mère est toujours la même !)

J'ai été voir les les et les

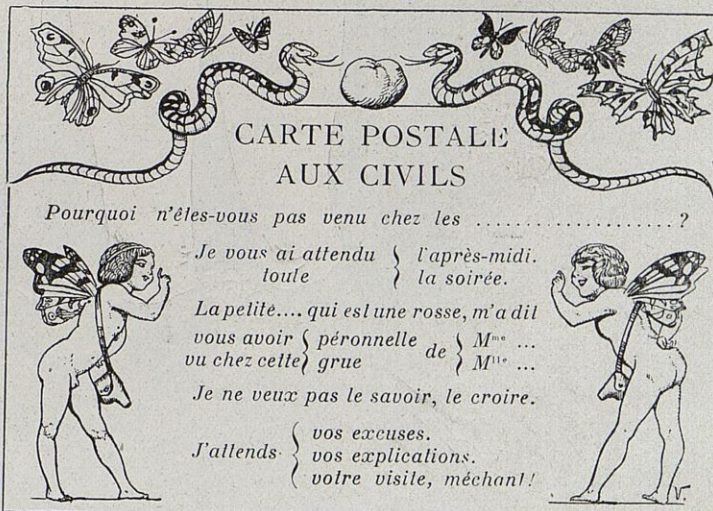
M^{me} paraît tout à coup son âge. La guerre est chose effrayante !

Croirais-tu que son fils { 1908
est de la classe { 1909 Et elle avouait 35 ans !
1910

La nièce d'une cousine de Joffre m'a assuré que la guerre finirait le 191..

Cent, mille, un million de baisers.

Ceci n'est que la carte de guerre. Mais, la paix faite, quand les opérations de la guerre amoureuse reprendront, des petites cartes-express du même genre rendraient de précieux services ! Au lieu du pneumatique hâtif à grande écriture désordonnée, il y aurait, toute imprimée, la carte de reproches — sous enveloppe, naturellement, ou en forme de carte-lettre, aux bords vite fermés, avec une petite moue, par de jolies lèvres :

CARTE POSTALE
AUX CIVILS

Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez les ?

Je vous ai attendu { l'après-midi.
toute { la soirée.

La petite.... qui est une rosse, m'a dit
vous avoir { péronnelle de { M^{me} ...
ou chez celle { grue { M^{lle} ...

Je ne veux pas le savoir, le croire.

J'attends { vos excuses.
vos explications.
votre visite, méchant !

Et, pour « faire cesser un engagement », pour remettre un rendez-vous ? (Quel joli mot que *rendez-vous* ! Il veut si bien dire : *Rendez-vous à tel endroit*, sans signifier le moins du monde : *Je m'y rendrai...*) Que penseriez-vous du modèle suivant, vite raturé, au dernier moment, par une plume indolente et distraite ?

CORRESPONDANCE
SANS FRANCHISE

Monsieur mon ami,

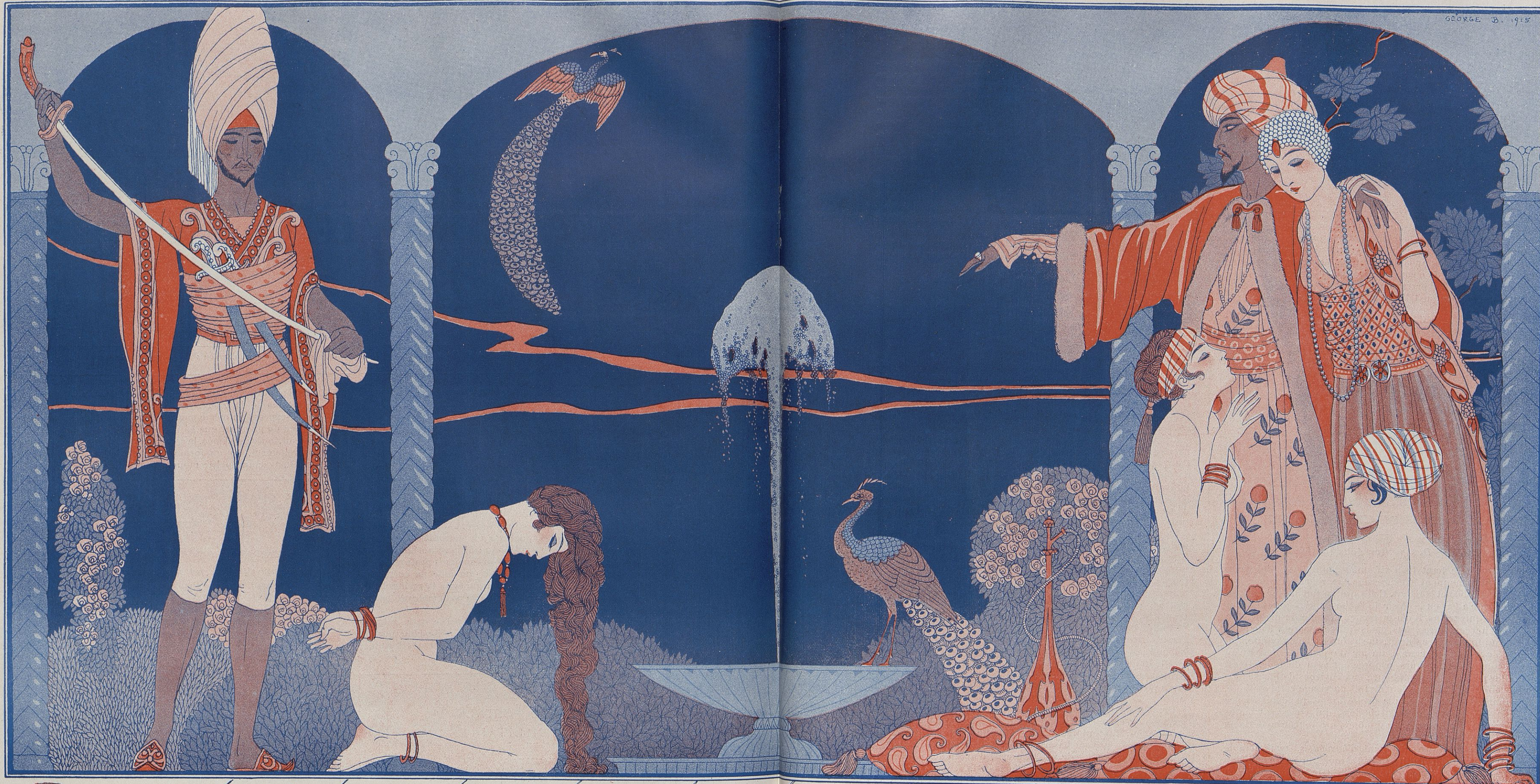
Mon ami,

Ami de mon { cœur.
âme.

Mon amour adoré.

Je ne pourrai pas venir { ce soir.
ce soir encore.

Un contre-temps sérieux... imprévu, m'en empêche.



Je } vous le jure que ce n'est pas ma faute.
 Je suis } absolument furieuse.
 } sincèrement désolée.
 } bien ennuyée.
 J'ai } un essai } odieux } chez mon couturier.
 } un oncle } de mon mari à la maison.
 Je le maudis de tout cœur. Mais je serais arrivée avec
 trop de retard.
 Trois quarts d'heure }
 Une heure } de plus qu'à l'habitude.
 Une heure et demie }
 D'ailleurs je } vous expliquerai demain } la vraie raison.
 } plus tard }
00000 baisers } impatient.
 } très tendres.
 } pleins de regret.

Voilà, les premières cartes, pendant la guerre, porteront l'entête : Franchise militaire. Quant aux autres, aux deux dernières, et à celles de leur espèce qu'on imprimerait même en temps de guerre, pour la correspondance féminine, on ne pourrait vraiment pas leur donner le même titre. Il aurait l'air trop ironique. On ne peut pas appeler correspondance en franchise une correspondance qui en manque tellement...

HERVÉ LAUWICK.



LES CARACTÈRES FRANÇAIS

ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

VII. — Des petites gens (Suite).

GILBERT a le teint trop vif, mais point frais, des yeux brillants qui manquent d'expression, le regard inquiet qui perce à la dérobée et qui fuit. Celle qui l'a fait n'a pas soigné son profil ou n'a pas eu le loisir de l'achever. Ses joues étaient creuses dès quinze ans, il n'a jamais eu la santé du diable. Il a de tristes cheveux, rares, fins, mais qui se séparent trop aisément et qui tombent trop droit, une légère barbe en pointe, qui n'a pas de tenue. GILBERT a un air de pauvreté décente et d'exaltation. Il est toujours proprement vêtu de noir. Il est instituteur primaire dans un bourg aux environs de Paris.

« Primaire ! » Qu'on lui a jeté de fois au visage cette épithète, paraît-il, injurieuse ! Qu'on lui a répété de fois que demi-science est ruine de l'âme ! Que de bacheliers, qui en savent moins long, mais qui se targuent d'un diplôme, ont tourné en dérision son certificat et son brevet !

J'avoue que GILBERT n'a point d'humanités, mais il a le respect des idées qu'il n'atteint pas toujours, et la superstition des livres. C'est un ascète : ne gagnerait-il pas le double en labourant ? Il aime mieux se priver du nécessaire et avoir l'honneur d'enseigner. Il renoncerait à un quartier de ses maigres appointements, plutôt que de consentir que la science ait fait faillite. Il n'en possède pas un lourd bagage ; mais il est à cet égard comme les petits rentiers, qui tiennent à leurs rentes plus que les gros : ceux qui n'ont qu'un lopin de champ sont les plus enragés propriétaires. Comme les pauvres gens ordinairement sobres qu'une seule goutte de liqueur enivre, une goutte de science suffit à lui tourner la tête. Est-ce la quantité qui



importe ? Ou même la qualité ? Et ne se peut-il qu'en fin de compte les Gilbert goûtent les mêmes joies de l'esprit que les intellectuels supérieurs ?

J'avoue encore que l'idéalisme de GILBERT s'est égaré souvent : il s'aventure trop haut et il ne connaît pas les routes du ciel. Mais presque toutes ses erreurs témoignent sa noblesse inculte, et il ne faut que les interpréter avec clairvoyance pour les interpréter avec justice. Je ne jurerais point que son anticléricalisme d'hier ne fût pas l'indice d'une âme éminemment religieuse et mystique ; je ne puis imputer son socialisme à la rancune d'avoir mal ou de n'avoir point diné ; j'accorde au plus que son enthousiasme n'est pas toujours assez alourdi et, si l'on peut dire, équilibré par le poids d'une nourriture riche. Comment lui reprocher une sottise qu'il a dite en d'autres temps sur la patrie et le drapeau, maintenant qu'il a la croix de guerre ? Le seul reproche qu'il mérite est d'un manque de suite dans les idées. Heureusement : car l'héroïsme suppose l'inconséquence, et il n'est rien de si déraisonnable que de hasarder sa vie. GILBERT n'a pas oublié sans doute qu'il prêchait le contraire de ce qu'il fait : cette contradiction n'embarrasse point sa conscience, et même la réjouit. De vrai, il n'a pas le temps d'y rêver : il affronte la mort du matin au soir et il se moque du qu'en dira-t-on.



N'ayant point le sou, HONORINE ne fait point envie : elle ne fait pas davantage pitié, vu qu'on ne saurait imaginer qu'elle reste jamais dans l'embarras. Elle ne l'imagine pas elle-même et, quand elle s'est trouvée seule au monde, elle n'a pas été inquiète une minute ; mais elle a hésité, tout comme Hercule, entre le vice et la vertu.

Elle s'est décidée pour la vertu : non pas par scrupule, ni parce qu'elle était fille d'un officier supérieur ; mais elle ne se trouve point assez jolie ; Honorine n'est point un nom de fille ; en outre, elle se connaît fort bien : elle n'a pas de dispositions, ni de tempérament ; elle veut faire un métier qui l'amuse et celui-ci ne l'amuserait point. Comme elle a l'âme d'une fonctionnaire, elle a sollicité une place dans l'administration.

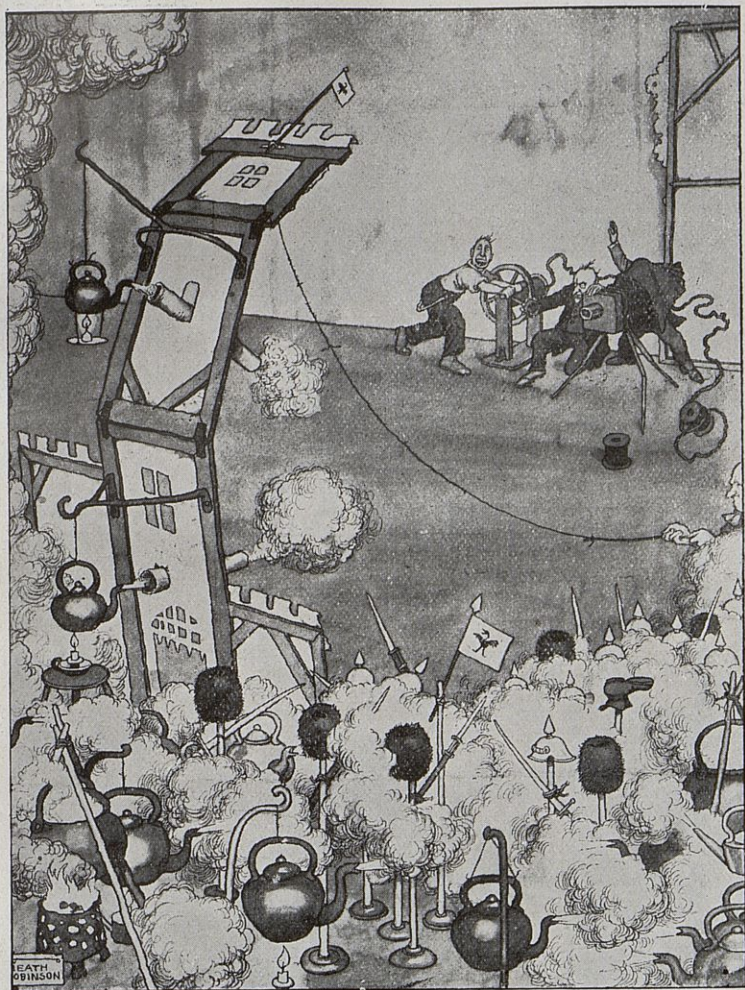
La voici receveuse des postes. Elle vit de rien, mais elle est maîtresse dans son bureau, et, qui l'eût cru ? la reine du pays. Elle est Parisienne ! Point jolie : piquante, jeune, habillée à miracle : elle fait ses robes elle-même. Sa besogne n'est pas lourde, elle n'expédie pas beaucoup de télégrammes ni de lettres ; mais ces messieurs viennent faire l'un après l'autre un bout de conversation. Il ne l'amuserait pas de céder, il ne l'ennuie pas de plaire. Elle a aussi, pour se divertir, tantôt des brouilleries et tantôt des réconciliations avec l'institutrice laïque et avec l'institutrice libre. Elle reçoit tous les journaux, qu'elle ne distribue à ses courtisans qu'après les avoir lus jusqu'aux annonces, et elle lit aussi les ouvrages de nos meilleurs auteurs, dans les éditions à quatre-vingt-quinze centimes. HONORINE ne se juge pas à plaindre : elle a raison ; et elle se félicite d'avoir choisi la vertu.

Or, elle a reçu, le premier août de l'année dernière, un télégramme « d'extrême urgence », qui était libellé à son adresse, mais qu'on lui enjoignait de communiquer au public sur l'heure. Elle a pris au hasard un des bouts de papier qui traînaient sur sa table, elle y a transcrit, d'une main plus hâtée, moins assurée que de coutume, l'avis de la mobilisation générale, dont le premier jour était le lendemain, elle l'a collé à la vitre, et ses visiteurs ordinaires se sont arrêtés pour le lire avant de pousser la porte. Le sujet de l'entretien a été, ce jour-là, plus élevé. On a parlé des destinées de l'Europe, et HONORINE a dit son mot. Les jours suivants, on a plutôt causé de stratégie ; mais, trois semaines plus tard, on n'a plus discuté de rien, attendu que les envahisseurs approchaient à grandes enjambées, et que tous les amis civils de la receveuse avaient filé sans tambour ni trompette. HONORINE, qui a le sentiment

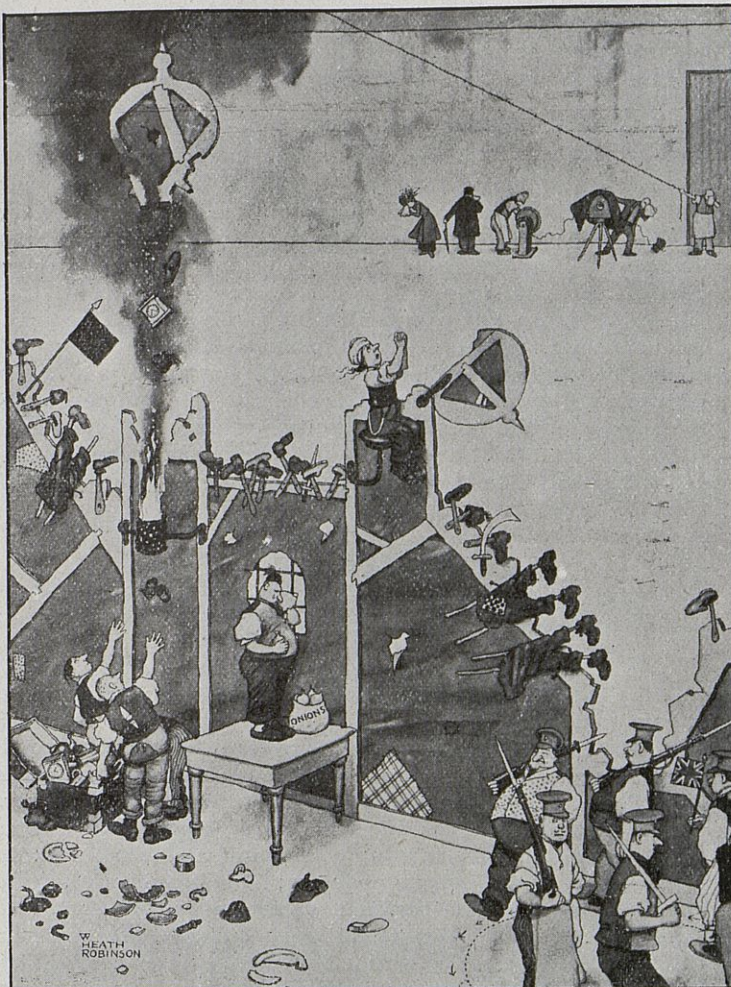


L'Album de Guerre De "La Vie Parisienne"

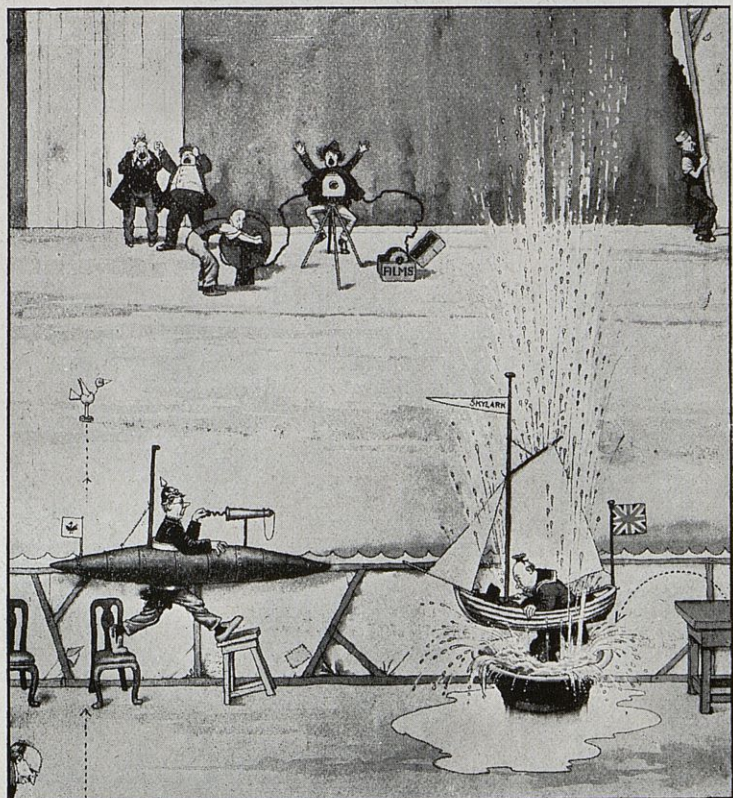
COMMENT ON CINÉMATOGRAPHIE L'HISTOIRE



L'ASSAUT DE PRES MISZL

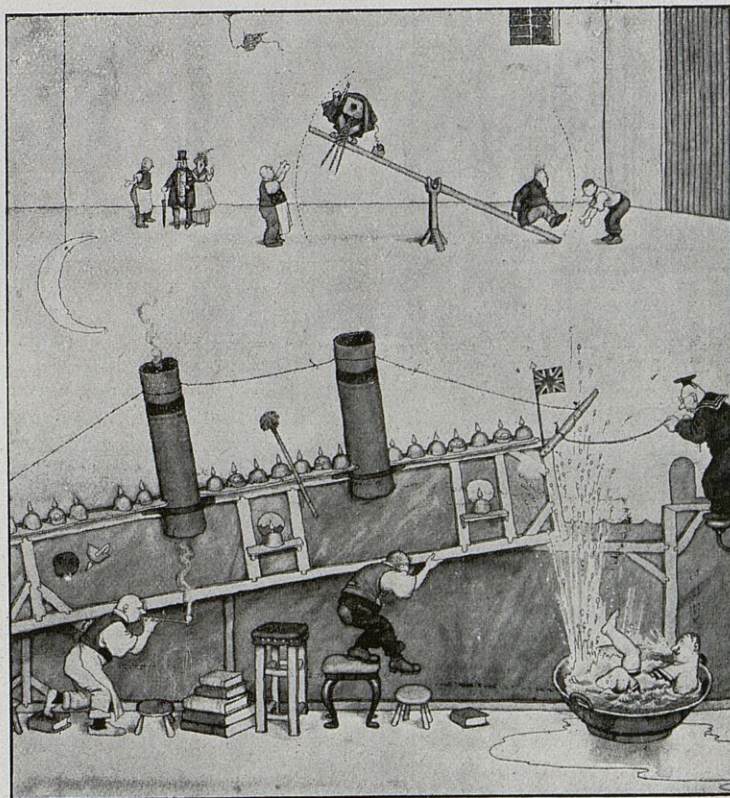


LA PRISE DE CONSTANTINOPLE



LE TORPILLAGE D'UN YACHT DE PLAISANCE

(Reproduction interdite par W. Heath Robinson.)



L'ARRIVÉE D'UN PAQUEBOT DE PRISONNIERS A MARGATE

du devoir, comme tous les petits employés, n'a pas songé qu'elle pût désertir son poste; mais elle a été bien étonnée de se trouver quasi seule, et elle a dû suppléer d'autres fonctionnaires moins scrupuleux. Elle a même suppléé monsieur le maire, pendant une huitaine. C'est le temps que les Allemands ont séjourné dans le pays. Elle leur a tenu tête, elle a sauvé le village de la ruine, on dit même qu'elle en a tué cinq ou six de sa main.

A présent que le reflux les a remportés, que les poltrons sont rentrés dans leur domicile, aussi discrètement qu'ils en étaient partis, et qu'HONORINE a repris sa petite tâche quotidienne, elle ne conçoit pas encore comment tout cela lui a pu arriver. Les gazettes ont publié son nom, elle a été citée à l'ordre du jour de l'armée, elle porte la croix de guerre à son corsage. Elle est fière, et surtout bien aise de ce qu'elle a fait, mais piquée de l'avoir fait trop facilement et de ne s'en être avisée qu'après coup. Il semble que son importance la gêne et que soi-même elle s'intimide. Elle est confuse d'avoir passé sa destinée. La gloire lui paraît aimable, mais elle avait jeté son dévolu sur la médiocrité. Elle apprécie l'héroïsme, mais enfin elle n'avait choisi que la vertu. Le sort lui a fait une étrange surprise, et si elle découvrait le fond de sa pensée, elle dirait peut-être : *Ce n'est pas de jeu.*



Il y a des traits de ressemblance entre GASTON et Gavroche, et comme un air de famille. En effet, ils sont demi-frères; mais Gavroche est né dans un livre et GASTON est né pis que dans le ruisseau. Il est curieux que sa mère lui ait donné un prénom si bien. Peut-être qu'elle a obéi à un pressentiment. Le fait est que GASTON eut dès l'enfance une sorte de *distinction*; au demeurant, comme tous les enfants de ce peuple-ci, bien tourné, fin, mièvre, éveillé; de l'esprit à revendre; l'intelligence vive, avide, docile; de bonnes manières, qu'il a prises on ne sait d'où, mais fort libres; du tact: effronté, juste ce qui sied, par goût plus volontiers déferant, il discerne qui mérite sa considération; effroyablement grossier avec les autres; et même quand sa crapule perce, une grâce qui sauve tout.

Il faut bien vivre, et GASTON entend par là « vivre bien ». Comme il n'est point manchot et qu'il aime mieux besogner que manquer du superflu, il s'est débrouillé tôt. Il a fait bien des métiers, je dirais qu'il les a faits tous s'il en eût exercé d'avouables; j'aurais honte pour lui de désigner plus expressément tous ceux qu'il a faits, ni même un seul; mais on doit justement reconnaître qu'il n'a jamais abdiqué sa dignité et qu'il a gardé son quant-à-moi jusque dans l'infamie.

Ce qui est touchant, c'est sa modestie. Il est cent fois plus capable d'apprendre que bien des jeunes bourgeois, et il en mourrait d'envie, mais il pense et il dit naïvement que cela n'est pas fait pour lui. Il a lu davantage qu'un petit monsieur, outre qu'il sait la vie, l'ayant étudiée par en-dessous, et il vous rirait au nez si vous lui alliez dire qu'il ne manque pas de littérature. Ah! s'il pouvait entrer dans un théâtre comme figurant, ou bien tourner au cinéma! Quel rêve! Mais GASTON est raisonnable et ne rêve point. Il croit sérieusement que le monde des comédiens est trop au-dessus de lui et que, pour l'y faire admettre, il ne faudrait rien de moins qu'une seconde révolution française.

Enfin, à vingt ans, il s'est rangé: il est devenu valet de pied chez une vieille dame, qui lui parle avec douceur, qui le regarde quand elle lui adresse la parole, et qui le traite comme un être humain. En conséquence, il la vénère et il l'adore. Il n'avait jamais pris garde qu'il était abandonné, seul au monde: il ne s'en aperçoit, heureusement, qu'au moment qu'il ne l'est plus.

Hélas! GASTON n'est pas demeuré longtemps chez la bonne dame: la guerre est survenue et il est parti avec la classe 14. On l'a mis d'abord dans un camp d'instruction, l'hiver a été dur et GASTON n'aime guère le froid; mais il a aussi la fierté d'être gai quand il souffre, il a caché dans le fond de son cœur sa tendre mélancolie, il a ri et il a chanté; et il a été le réconfort de ses camarades plus frêles, plus tristes. Et puis, il a la fierté de bien faire tout ce qu'il fait, surtout qui est difficile ou pénible, et il a été un bon soldat.



MODE D'HIER : LA JUPE ENTRAVÉE
ou L'ESCLAVAGE DE LA COQUETTERIE



MODE D'AUJOURD'HUI : LE PYJAMA
ou LE FÉMINISME SANS GÈNE

Un peu plus tard, on l'a envoyé au feu : parmi les boues de Flandre et les craies de Champagne, parmi le péril de mort, il est resté puéril, adroit; ni plus héroïque ni moins qu'un autre : insouciant; au fond, craintif, mais, sinon lui-même, qui le savait? Noblesse oblige : il était la gaité de la tranchée comme naguère la gaité du camp. Il riait moins haut, il souriait toujours. Ses camarades et ses officiers mêmes le chérissaient pour cette gentillesse. Il avait parfois de vagues ressouvenirs du passé, un léger remords, il se disait : « Je les trompe. S'ils pouvaient savoir quelle petite saleté je suis! » La-dessus, il recevait un paquet de sa maîtresse, et il n'y songeait plus.

Il était reconnaissant à Madame des douceurs qu'elle lui envoyait, mais plus encore des lettres qu'elle lui écrivait, comme à une personne naturelle, comme à son véritable enfant. Il écrivait lui-même presque tous les jours, et il sentait bien que ses billets étaient jolis, il ne soupçonnait pas qu'ils étaient admirables.

GASTON est un de ceux qui devraient revenir, mais il n'y a de justice et de bonté que parmi les hommes et non pas au ciel : GASTON ne reviendra pas. Il a eu la fin la plus atroce, il a, deux heures durant, agonisé à six mètres des lignes ennemies, à six mètres des nôtres, accroché aux ronces des fils de fer. Il gémissait doucement, et quand il a rendu l'âme, ses amis ont cru l'entendre crier *Maman!* Il avait crié *Madame!*

THÉOPHRASTE.



Il y a une littérature de guerre, comme il y a des mœurs de guerre, des corsages de guerre et des prix de guerre. C'est-à-dire que des gens de lettres, déconcertés et même ahuris par ce drame auquel rien ne les préparait, ont essayé d'adapter leur *manière* au genre nouveau qu'ils croyaient que le public allait leur demander. Le résultat le plus clair de cette « psychose » a été de muer en moralistes sévères quelques aimables vaudevillistes. Il est vrai que ces vaudevillistes étaient, pour la plupart, devenus académiciens... sans doute pour se ménager une transition.

Or, le public, par définition, est « celui qui ne demande rien ». On peut lui fournir n'importe quoi, il est preneur. Mais il y a messieurs les critiques, qui, payés pour cela, pensent pour lui et décrètent d'avance ses goûts. Ils ont aussitôt établi un code des nouvelles convenances littéraires. « Vous direz ceci, messieurs les fournisseurs, vous ne direz pas cela. Nous mettons à gauche ce qui était permis avant la guerre, c'est-à-dire tout; et à droite ce qui reste admis depuis, c'est-à-dire rien, ou presque. Débrouillez-vous. »

Avant la guerre, on ne pouvait, dans un roman, s'intéresser à une femme qui n'avait pas au moins un amant. Et les plus sirupeux Berquins de la littérature bien pensante eux-mêmes eussent rougi de nous présenter une dévote, sinon sur l'extrême bord du péché. « Tombera, tombera pas! » Elle n'y tombait point. Mais pendant trois cents pages nous avions eu l'impression, si douce, qu'il s'en fallait, grands Dieux! de bien peu. Ces petits frissons nous sont désormais interdits. Il n'y a plus de femme du monde que vertueuse, et conjugale. Ou alors, il y a « les créatures », dont on ne parle pas. De même que, côté des hommes, — sauf les embusqués et les fournisseurs de camembert en gros, — il n'y a plus que des poilus. Ou alors des civils, des civils de quarante-huit ans, dernière pâture du caricaturiste. Dans l'algèbre littéraire actuelle, le civil égale zéro.

Evidemment, c'est plus commode. On sait où on va. Mais ce n'est peut-être pas très varié!

Ce qu'il y a de piquant, c'est que les auteurs qui travaillaient dans le genre patriotique ont été plus désemparés que les autres. Balzac disait : « Il est plus difficile d'avoir de l'esprit tous les jours que de dire de jolies choses de temps en temps. » M. Maurice B...rès en fait la cruelle expérience, et même quelques-uns de ceux de ses confrères en immortalité, qui ont ajouté une « plume de fer » au bicorne doré de leur uniforme. Pas de plus vilain tour à jouer à Tyrtée que d'exiger de lui un hymne par jour pendant seize mois! Et ce n'est pas fini.

Aussi, pourquoi diable quand on a, outre son manoir natal dans les marais d'Aigues-Mortes, quelques beaux châteaux en Espagne (Tolède, Cordoue, etc.), vouloir descendre dans le forum et haranguer le populaire?

En temps de crise chacun doit rester à son poste. Les généraux ne quittent pas l'armée, n'est-ce pas? Quel besoin les romanciers auraient-ils donc de désertir leur pupitre pour la tribune? Cela dégoûte les délicats, et la foule ne leur en sait aucun gré. Ils ont donc tout à y perdre.

M. Jean R.ch.pin, lui, n'a rien à perdre. Et il joue son va-tout, ... à tour de bras!... Personne n'aurait cru, même parmi ceux qui l'admiraient le moins, qu'il pût crier si fort. Ce ne sont plus des blasphèmes, ce sont des hurlements. Quand ça paraît, une fois par semaine, dans l'*Intran*, passe encore. Mais réuni en volume!... Qui peut bien lire cela, au fait? Je n'ose croire que les Français s'y risquent. Et si ce sont les neutres, ah! pour Dieu! arrêtons vite les frais, pendant qu'il en est temps encore...

On demande de réorganiser, d'urgence, le service de la propagande. Les procédés asphyxiants sont interdits.

On a dit qu'ils faisaient rage en Hollande (pas les gaz, les diplomates seulement). Je m'en doute bien! Mais savoir s'ils réussissent, c'est une autre affaire. En tous cas, je tiens entre les mains une preuve, une fort jolie preuve, du contraire : les trois premiers numéros de la somptueuse *Revue de Hollande*, publiée en français, à La Haye, par les soins d'un imprimeur-éditeur célèbre et subventionnée par quelques francophiles, dont deux jeunes gens hongrois, hôtes naguère de Paris et réfugiés là pour ne point servir la Prusse haïe. Elle révèle aux lecteurs français, qui l'ignorent, l'histoire fort intéressante de la littérature des Pays-Bas, et initie aux beautés de la nôtre les curieux de Hollande. Elle renoue la grande tradition du xviii^e siècle, lorsque toute pensée libre se formait à Paris et s'imprimait à La Haye. Et je ne sais rien de plus émouvant que la naissance, en pleine guerre, de cette belle revue qui se veut amie de la France et qui le proclame, courtoisement et courageusement, au nez et à la barbe des propagandistes germains. C'est un geste chevaleresque qu'ont fait là, vers nous, les Hollandais.

M. René B.zin n'a rien écrit, que je sache. Mais il a eu un mot, un mot magnifique, et qui peint bien l'ingénuité de son âme pacifique. Comme, à ses oreilles, sifflait une balle, évidemment perdue, il demanda, en se redressant : « Notre 75, n'est-ce pas? » C'est bien plus amusant qu'un volume!

Avec la ténacité d'un *tambourinaire*, par fortune égaré dans un orchestre de canons, M. Charles M...ras reprend, en plein 1915, sa petite phrase grêle : « Faites un roi, Messieurs. Prenez mon roi. » M. Marcel S...bat nous avait dit, naguère, quelque chose de ce genre. Mais il l'avait dit en raillant. M. Charles M...ras est terriblement sérieux, il ne badine pas, quoique des Martigues, pays où l'on doit aimer la *galejade*. L'*Etang de Berre* contient des choses charmantes, bien écrites, des descriptions d'une touche sensible et délicate. Mais ce sont là des couplets, et tous aboutissent au refrain : « Faites un roi, Messieurs... » (Voir plus haut.) Tout est bon à l'auteur pour prouver que Philippe d'O...ans doit remonter sur le trône. Les couchers de soleil sont suaves, mais comme ils seraient merveilleux si nous avions le roi! Le privilège de la famille des Galliffet sur la pêche locale est indécent, c'est un abus qui cesserait si nous avions le roi; Mistral fut un poète sublime, mais quelle justice lui aurait-on rendue si nous avions eu le roi!...

Comme tout opportuniste qui se respecte, je n'ai rien en principe contre le roi. Qu'il vienne, et il trouvera en moi un sujet aussi respectueux que persuadé que tout continuera comme par le passé, ni mieux, ni pire. Mais de là à croire que, s'il nous était rendu, les communes de France connaîtraient toutes les beautés du régime de la république consulaire, il y a une marge.

Amicum Marticum, sed magis amica veritas.

ZOÏLE.

CHOSSES ET AUTRES

Ah! je crains que le théâtre soit bien malade! Il sera peut-être rénové après la guerre : il ressuscitera. En attendant, il est mort, et le plus affreux, c'est que les hommes qui l'ont dans le sang, dans la peau, se résignent à ce décès temporaire. Ils portent le deuil du théâtre si légèrement que mieux vaudrait peut-être ne pas le porter du tout.

Le Vaudeville donne des représentations cinématographiques. Il a toutes les circonstances atténuantes. Il affiche *Cabiria*, et *Cabiria* est de Gabriel d'Annunzio, et *Cabiria* est un spectacle somptueux. Mais au Vaudeville!...

Chacun pensait que M. P.rel n'avait consenti que la mort dans l'âme à une telle profanation, qu'il s'était enfermé chez lui le soir du crime, et qu'il avait dit à son secrétaire :

— Mon bon ami, je vais me coucher de bonne heure, et je vous défends de me téléphoner la recette.

Point du tout!

Avant le lever du rideau, on a vu et l'on s'est montré dans la baignoire impériale, directoriale, veux-je dire, M. P.rel aussi bien portant, aussi bienveillant, aussi épanoui que s'il eût affiché une pièce, une vraie pièce parlée de Donnay ou de Lavedan. Puis le rideau s'est, non pas levé, mais soulevé, et M. P.rel, qui « avait fait le tour », s'est avancé jusqu'à la rampe. Il souriait encore; et il a fait à ses invités un de ces petits discours pleins de bonhomie dont il a le secret, qui peut se résumer ainsi :

— Mes bons amis, vous n'avez aucune envie d'entendre une pièce, je n'avais aucune envie d'en monter une. L'heure n'est pas aux vains propos. Point de paroles : des images.

Il a salué, il a refait le tour, et le cinéma a commencé de tourner.

Ce diable de P.rel a un obstiné bon sens! Il a toujours raison! Entre nous, je doute qu'il dise vrai quand il prétend qu'il n'a aucune envie de monter une pièce. Mais que nous n'ayons aucune envie d'entendre une pièce, ah! voilà qui est incontestable. On l'a bien vu, cinq ou six jours plus tard, à l'Athénée. Et encore s'agissait-il d'une revue. Nous avons toléré les revues depuis le début de la guerre, mais nous n'avons même plus d'appétit pour trois revues par semaine. Trop de pâtés d'anguilles! D'autant que la main-d'œuvre manque. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.



A propos de *cinéma*, les entrepreneurs de ces spectacles viennent encore d'inventer quelque chose! On ne sait vraiment où ils vont chercher tout ce qu'ils imaginent. Ce coup-ci, ils ont créé le roman-cinéma ou le cinéma-roman, car il n'importe guère, comme dit notre vieux Scaïron, que cinéma soit devant ou que cinéma soit derrière. Je ne vous promets pas que cette invention-là contribuera à la victoire finale, et elle n'a pas été soumise à M. Pa.n.l.vé; mais elle contribuera, dans une certaine mesure, à la reprise des affaires.

— Pardon (me direz-vous), en quoi diable peut consister le roman-cinéma? — Oh! ne vous cassez pas la tête et ne cherchez pas midi à quatorze heures. Cela est encore plus simple qu'ingénieux, cela est même enfantin. On publie un roman au rez-de-chaussée d'un journal; on fait un film de tous les feuillets d'une semaine, que l'on projette durant la semaine suivante. Ainsi le lecteur a double plaisir : le cinéma rafraîchit sa mémoire, renouvelle ses émotions, et l'auteur tire d'un sac deux moutures. Tout le monde est content. Vous disais-je bien que cela est simple? Mais, comme dit l'autre, il fallait y penser!

La littérature elle-même trouve son avantage à cette combinaison : c'est peut-être, à brève échéance, la suppression des livres illustrés. Je ne parle pas des grands livres à figures, et je souhaiterais aux maîtres contemporains des éditions de même qualité que celles qui honorèrent jadis nos classiques ; mais les illustrations de romans modernes, même qui ne sont pas romans-cinéma, sont ordinairement d'accord avec le texte comme la musique avec les paroles dans l'opéra italien. Les dessinateurs sont comme les directeurs de théâtre, qui ont la manie de mettre à gauche ce que vous avez vu à droite : cette règle ne comporte pas d'exceptions. Il est aussi de vieux lecteurs qui préfèrent d'imaginer tout seuls, et qu'on gêne quand on les aide.



La guerre a soulevé d'étranges cas de conscience. On s'est avisé au bout de quinze mois que trois directeurs subventionnés étaient à la fois militaires : M. Albert C.r.é, M. Ghe.si, M. Paul Gav.ult ; et on les a priés de choisir. Conflit tragique ! C'est du Corneille.

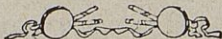
De même que

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il pas ? Il s'est vaincu lui-même.

M. C.r.é, M. Ghe.si et M. Gav.ult se sont écriés comme un seul homme :

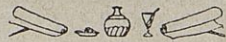
— Je connais mon devoir !

Et M. Albert C.r.é a renoncé momentanément à la Comédie-Française, M. Ghe.si a repris la direction effective de l'Opéra-Comique, M. Gav.ult est et demeure à l'Odéon ; mais il conserve son grade dans la territoriale, sans exercer.



Et le prix Goncourt?... On en parle peu. Pourtant, il existe. Que dis-je ? il est doublé, n'ayant pas été distribué l'année dernière...

Qui l'obtiendra ? Puisque, à l'heure où paraîtront ces lignes, il sera déjà attribué, mon opinion n'a aucune espèce d'importance. Et si ce n'est pas à M. M.r.t.al P..ch.ud qu'on le donne, pour son livre exquis : *Le retour dans la nuit*, alors, cela ne m'intéresse nullement. Et j'ai bien peur qu'on ne lui préfère une œuvre plus... plus poilue... Hélas !



M. Paul Claudel vient de publier simultanément un volume et une plaquette. Le volume est intitulé *Corona benignitatis anni Dei*. Mais la plaquette contient *Trois poèmes de guerre* : *Tant que vous voudrez, mon général*, *Derrière eux*, *Aux morts des armées de la République*, qui pourraient bien être des plus belles inspirations de M. Claudel.

La forme étonne d'abord et rebute par quelques bizarreries ; mais quand on arrive à la dernière ligne, on s'aperçoit qu'on a gardé dans l'esprit toutes les images et dans la mémoire presque tous les mots. On est en proie à une sorte d'émotion que seul procure M. Paul Claudel. L'oreille s'est faite peu à peu au rythme inusité, mais réel, des amples versets à peine rimés, qui roulent et se poussent et clapotent comme des vagues lourdes : on ne pourrait plus ensuite supporter de vrais vers ni la cadence classique. On a le sentiment de lire quelque chose de tout à fait original et neuf : on l'aurait, si l'on n'était un peu familier avec Walt Whitman. La ressemblance, à notre humble avis, est frappante. C'est la même richesse désordonnée de vocabulaire, le même mélange de tous les argots et d'un style emphatique, un génie évident, un parti pris contre la mesure, par-dessus tout une sincérité de pensée et d'expression qui désarme la critique et donnerait à toute réserve de goût comme une vilaine apparence d'hypocrisie ; une sensibilité communicative qui ne plaît pas et ne cherche pas à plaire, mais qui bouleverse.

Lisez les *Trois poèmes de guerre*, lisez :

Tous frères comme des enfants tout nus, tous pareils comme des pommes.

C'est dans le civil qu'on était différents, dans le rang il n'y a plus que des hommes !

Tant qu'il y aura ceux d'en face pour tenir ce qui est à nous sous la semelle de leurs bottes,

Tant qu'il y aura cette injustice, tant qu'il y aura cette force contre la justice qui est la plus forte,

Tant qu'il y aura quelqu'un qui n'accepte pas, tant qu'il y aura cette face vers la justice qui appelle,

Tant qu'il y aura un Français avec un éclat de rire pour croire dans les choses éternelles,

... Tant qu'il y en aura un de vivant, les vivants et les morts tous à la fois !

Tant que vous voudrez, mon général ! O France, tant que tu voudras !

Au fait, si ces trois poèmes nous ont rappelé Whitman, il est de plus fâcheux souvenirs. L'essentiel est qu'ils ne nous rappellent pas certaines poésies d'après 70, ou même d'hier. Il reste à M. Paul Claudel l'honneur d'avoir été jusqu'ici le seul poète français de la grande guerre. Il aurait pu intituler sa plaquette *Les trois seuls poèmes de la guerre...*



C'est une grave question si nous avons le sourire ou si nous ne l'avons plus. — Comment ? — Ne vous indignez pas si vite et veuillez m'entendre au sens propre, non pas au sens figuré. Il est certain que nous avons toujours le sourire militairement parlant, mais possédons-nous encore celui de Reims ?

Nous avons perdu le Sourire de la Joconde, l'année dernière. (Ce n'est pas l'année dernière, mais « l'année dernière » signifie « avant la guerre » ; l'année dernière est une époque vague qui comprend toutes les années révolues du siècle jusqu'au 1^{er} août 1914. Cette façon de parler est bien commode pour les ignares qui s'obstinent à croire que *antan* signifie *autrefois* ; ils pourront le dire désormais sans faire de faute de français.)

Or, si le Sourire de la Joconde est le plus joli de la Renaissance, le Sourire de Reims est le plus charmant du Moyen Age. Dès qu'on apprit qu'il avait disparu, le bruit se répandit qu'il avait passé en Amérique où il avait été acquis par un certain M. Alfred du Pont, de Wilmington.

Rassurez-vous ! M. Alfred du Pont est d'origine française, comme son nom l'indique. Ce n'est même pas un Dupont ordinaire : c'est un Dupont de Nemours. Seulement, il a pensé que Nemours en Amérique ne signifiait rien, et il l'a changé pour Wilmington. Il a aussi coupé le Dupont en deux pendant qu'il y était. M. Alfred du Pont de Wilmington a une petite aisance, une centaine de millions (je vous dirai la semaine prochaine si c'est cent millions de dollars : je n'ai pas eu le loisir de m'en informer). De plus, M. Alfred du Pont de Wilmington n'est pas *out of business* : il fabrique des explosifs (on assure que c'est pour nous) et il gagne encore ainsi un peu d'argent. Ce n'est pas trop présumer de M. Alfred du Pont de Wilmington que de croire que, s'il a le sourire de Reims, il nous le restituera sans délai, et nous le lui rembourserons après la guerre...

Mais ce qui tranche la difficulté, c'est que M. Alfred du Pont de Wilmington n'a pas du tout le sourire de Reims. S'il en a un, c'est un faux, ou un autre. Aux dernières nouvelles, le vrai vient d'être retrouvé dans une cave.



En ces temps de guerre, où les sujets civils de chroniques font défaut, les chroniqueurs en disponibilité se sont jetés à l'envi sur un original de Rennes, M. de Villoutreys, qui vit en garni à cinq francs par jour, et qui a des centaines de mille francs à son compte dans les coffres de diverses sociétés de crédit. Un employé d'une de ces sociétés a pensé qu'il y avait mieux à faire de cet argent qui dort : il a fait un chèque faux, puis deux, puis trois — il n'y a que le premier faux qui coûte — bref, il a raflé tout l'avoire liquide de M. de Villoutreys.

Ce qui étonne les moralistes quotidiens, c'est que le volé n'a témoigné aucune émotion, qu'il ne s'est pas donné le tracé de porter plainte, qu'il a laissé condamner le voleur, et qu'il ne recouvrera pas un sou. Mais ne conseillait-on pas à Harpagon volé de faire ainsi ? « Mettez une pierre en la place », a dit La Fontaine. On demande qui est ce M. de Villoutreys qui ne se soucie pas de son argent au moment que toute l'Europe compte le sien. Mais la réponse est bien facile : sage ou un peu timbré, disciple de Diogène ou d'Épictète, M. de Villoutreys est tout bonnement l'homme le plus riche du monde.

FANDORINE

guérit la Neurasthénie

Hémorragies
Retour d'âge
Fibromes
Migraines
Vapeurs

80 % des
femmes ne
sont pas
satisfaites de
leur santé.

Préparée dans les laboratoires de l'Urodonal, par J.-L. CHATELAIN, ancien chef de laboratoire et ancien interne des hôpitaux de Paris.



— Avec la FANDORINE, vous n'aurez plus de migraines.

La FANDORINE, dont la bienfaisante action est désormais consacrée par d'innombrables cures et de multiples attestations médicales, est précisément faite pour cela, puisqu'elle n'est autre chose qu'une combinaison judicieuse d'extraits totaux ovariens et mammaires, associés aux principes de certaines plantes connues pour leurs actions spéciales sur l'appareil féminin.

La FANDORINE fait partout et toujours merveille, avant, pendant et après l'accident. C'est la guérison certaine.

Voilà comment la science a réussi à prendre possession de l'une des plus fortes tranchées de la neurasthénie et y a définitivement consolidé ses positions.

D^r J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve la FANDORINE dans toutes les bonnes pharmacies et aux Établissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gares Nord et Est).

Le flacon, franco, 10 fr.; Étranger, franco, 11 francs. Le flacon d'essai, franco, 5 francs; Étranger, franco, 5 fr. 50.

Toute femme doit, chaque mois, faire une cure de "FANDORINE" pour assurer sa santé contre les troubles qui peuvent l'atteindre.

Miss MOHAWK de NEW-YORK. SOINS D'HYGIÈNE. EXPERTES MANUC. ANGLAISE et CANADIENNE. 27, r. Cambon, 2^e étage (1 à 7), t.l.j. et dim. Maison de 1^{er} Ordre (Ne pas confondre avec rez-de-chaussée).

Hygiène PAR DAME DIPLOMÉE Experte 2, rue Méhul, 3^e s. entr. (Opéra).

JANINE HYGIÈNE. FRICTIONS. 9, r. Henner (ent^{re} dr.). Superbe installation nouvelle (10 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (10 à 6).

BELLE INSTAL.-MANU-FRICTIONS, Méth. nouv. et uni. BORIS, 47, r. Amsterdam, 2^e g. (Dim. et fêt.).

ANGLAIS JEUNE DAME professeur. RITHA, 24, rue Eugène-Carrière (5^e dr.). 2 à 6, dim. excep.

Spécial TRAITEMENT-FRICTIONS-MANU. M^{me} Villa 14, fg. St-Honoré (ent. d.) Eng.sp. (1 à 7)

MANUCURE HYGIÈNE. Nouvelle Installation. Miss DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3^e (9 à 7)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année. M^{me} MORELL, 25, rue de Berne (2^e g.).

CHAMBRES CONF. MEUBLÉES à louer M^{me} RENÉ VILLART, 48, r. Chaussée-d'Antin (ent.).

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par 7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.) Experte

BAINS-MANUCURE HYGIÈNE. (Fermé dim. et fêtes). 19, r. St-Roch (Opéra)

M^{me} DELIGNY SOINS D'HYGIÈNE. M^{me} 1^{er} ord. (1 à 7) 42, r. de Trévisse, 3^e dr. (t.l.j. et dim.)

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labryère, 1^{er} à dr.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign. grat. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (ent^{re} g.).

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

RENSEIGNEMENTS DE TOUTES SORTES. RELAT. MONDAINES, MARIAGES, Diser. M^{me} LE ROY, 102, r. St-Lazare, entres. (2 à 7 et dim. et fêt.).

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madel.) 10 à 7.

Manu-Hygiène Méthode Anglaise par EXPERTE. BERTHE, 7, r. d. Dames (pl. Clichy).

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté p^{er} les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Hygienic Treatment par Manucure Anglaise. 23, bd. des Capucines (Opéra)

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

M^{me} GEORGETTE RELATIONS MONDAINES (1 à 7). 6, r. Croix-d.-Pet.-Champs (2^e dr.).

Soins d'hygiène FRICTIONS. MÉTHODE ANGLAISE. M^{me} LÉA, 32, r. Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêt.

Lucette de Romano ANGLAIS-FRANÇAIS (10 à 8). 42, r. S^{te}-Anne, entr. Dim. fêt.

Hygiène FRICTIONS, SOINS, par LIANE, Experte 28, rue Saint-Lazare (3^e à dr.).

CINÉMA HENRY Frère et sœur, 148, rue Lafayette, 2^e étage, tous les jours (de 10 h. à 7 h.).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE. Éléante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

MARIAGES RENSEIGNEMENTS Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux triées et les plus étendues.

M^{me} IDAT SELECT HOUSE, SALLE de BAINS, MANUCURE 29, fg. Montmartre, 1^{er} s/ent. d. et f. (10 à 7).

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène. M^{me} HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES par Experte. Prix de guerre. M^{me} ROBERT, 14, r. Gaillon (3^e ét.).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

ANGLAIS FRANÇAIS, PIANO, par JEUNE DAME. DELYS, 44, rue Labryère, 4^e face (2 à 7).

BAINS MANUCURE, Confort moderne. M^{me} ROLANDE, 8, rue Notre-Dame-des-Victoires (2^e étage).

English Manucure M^{me} de 1^{er} ord. 65, r. de Provence (ang. Ch. d'Ant.). Se rend à dom.

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE 30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. d. Marché St-Honoré (ap.-midi) Opér.

RENSEIGNEMENTS mondains. MANUC. par JEUNE DAME. R JANE RYP, 16, rue de Berne (rez-de-ch. à g.). 2 à 7.

Miss DAISY ANGLAIS. Unique en son genre. Renseign. mond. 48, r. Dalayrac, entr. 2 à 7 (Opéra)

Soins d'Hygiène Tous renseignements mondains. M^{me} HENRY, 2, rue Biot, 3^e ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

M^{me} Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e ét. gauc.)

ANGLAIS par DAME SÉRIEUSE. M^{me} MÉSANGE, 38, r. de la Rochefoucauld, 2^e face (10 à 8).

SOINS de BEAUTÉ par JEUNE DAME. LYSE, 17, r. Henri-Monnier, 1^{er} g. 1 à 7

GRAVURES GALANTES de GERNA. Cat. et sup. lots à 5 et 10 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relox, MADRID (Esp.).

LE RETOUR D'UN VAINQUEUR

Dessin de Ch. Roussel.



— Tu verras, mon Othello, qu'il n'y a pas qu'en musique qu'une blanche vaut deux noirs!